

"Henri le Vert" ou l'âme alémanique

Autor(en): **Rougemont, Denis de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Die Schweiz = Suisse = Svizzera = Switzerland : offizielle Reisezeitschrift der Schweiz. Verkehrszentrale, der Schweizerischen Bundesbahnen, Privatbahnen ... [et al.]**

Band (Jahr): - **(1940)**

Heft 7-8

PDF erstellt am: **26.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-772688>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

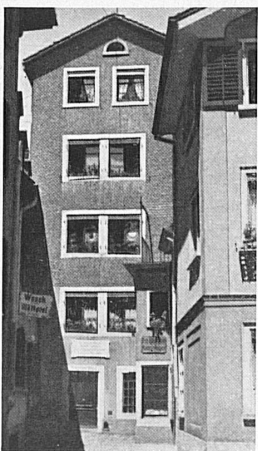
Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



„Henri le Vert“ ou l'âme alémanique

Phot. : Photopress, Gallas

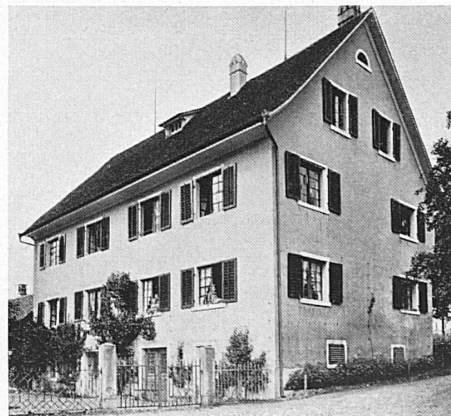
Je dois ma première découverte de l'atmosphère suisse-allemande à un cours de répétition. Nous faisons des manœuvres dans la campagne bernoise. C'était l'été, nous traversions des vergers, des jardins et des fermes, dans la grande liberté militaire, pénétrant dans l'intimité d'une vie bonhomme et opulente, dormant dans des auberges inconnues des touristes, nous installant pour quelques heures dans des cuisines accueillantes, où le confort moderne et le confort paysan se mariaient à l'ombre des auvents immenses, et des balcons



de bois ornés de pieuses devises et de géraniums éclatants. Tout paraissait, dans ce pays, un peu plus large que chez nous, plus largement assis et attablé, dans une nature moins douce, mais plus drue. Je m'étais bien promis d'y retourner, et c'est encore la mobilisation qui m'y ramène.

Si je vous confie que mes premiers loisirs de militaire ont été consacrés à la lecture du grand roman de Gottfried Keller intitulé « Henri

le Vert », c'est que je dois à cette œuvre célèbre ma seconde découverte de l'âme alémanique. Il est à peine croyable que ce roman soit si peu lu chez nous, si mal connu, et qu'il n'en existe à cette heure qu'une seule et unique édition. Car ce n'est pas seulement l'un des chefs-d'œuvre de la littérature universelle, l'un de ces livres à la fois populaires et pleins de secrets émouvants, où chacun peut trouver sa pâture, mais c'est encore, et c'est surtout, pour moi, la meilleure expression de l'esprit suisse allemand. Courez demain matin chez un libraire ou à la bibliothèque la plus proche, et demandez la traduction de ce gros livre. Vous commetrez une bonne action patriotique. Car le patriotisme suisse est d'abord une question d'amitié, et l'amitié suppose une connaissance mutuelle, et je ne sais rien qui puisse nous donner, comme ce roman de Gottfried Keller, le sentiment de la réalité alémanique. Vous trouverez dans ce récit d'une jeunesse aventureuse et d'un retour vers le pays natal, un mélange étonnant de romantisme, de bon sens bourgeois et d'humour. Et c'est peut-être là le secret des Suisses allemands. Le secret d'un certain lyrisme qui les distingue de nous autres Romands. Et quand je parle de lyrisme, je n'entends pas ce sentimentalisme vague et un peu lourd qui met tant de points d'orgue dans les couplets d'un Männerchor, mais une espèce de saveur primitive, une manière plus confiante et plus joyeuse d'accepter la vie instinctive, un peu plus de musique, un peu moins de scrupules, un peu plus d'énergie et moins d'esprit critique. Ce sont ces nuances-là qui donnent le ton de la bonne chanson suisse-allemande, et de la fantaisie d'« Henri le Vert ». On me dira que je vais chercher bien haut, et dans une œuvre exceptionnelle, mon modèle du Suisse allemand... Oh, bien sûr, ils ne sont pas tous des Gottfried Keller ou des Henri le Vert. Tous les Français non plus ne sont pas des Pascal, tous les Allemands ne sont pas des Goethe — loin de là... Et cependant, celui qui a compris Pascal, ou Goethe, ou Gottfried Keller, il a découvert du même coup quelque chose du mystère français, du mystère germanique, ou du mystère alémanique; sa meilleure part, sans doute, celle qu'autrement nous n'eussions jamais soupçonnée, et que dorénavant nous saurons reconnaître ici ou là, d'une manière furtive mais parfois émouvante, dans la vie quotidienne d'un de ces peuples, oui, dans sa vie apparemment banale. Depuis que j'ai lu « Henri le Vert », j'entends tout autre chose dans les chants suisses-allemands que cette fameuse lour-



A gauche en haut: Portrait de Gottfried Keller en 1886, de Karl Stauffer — Oben links: Das Bildnis Gottfried Kellers, von Karl Stauffer, 1886 — A gauche en bas: Maison natale du poète, au Neumarkt, Zurich; à côté, la Fontaine Gottfried Keller à Glattfelden, œuvre du sculpteur Heller d'Eglisau. La figure centrale représente Henri le Vert — Unten links: Das Geburtshaus des Dichters am Zürcher Neumarkt; daneben der Gottfried-Keller-Brunnen in Glattfelden, ein Werk des Eglisauer Bildhauers Heller. Die Hauptfigur des Brunnens stellt den «Grünen Heinrich» dar — A gauche: La Cure de Glattfelden — Links: Das Pfarrhaus in Glattfelden

deur sentimentale un peu scolaire; je distingue une malice un peu brusque, un élan, une saveur populaire et lyrique, tout ce qui fait le meilleur fonds du Suisse allemand dès qu'il est délivré de son sérieux massif. Et alors, dans mon enthousiasme, j'évoque Berne, avec sa force calme et ses maisons aux puissantes assises, ses ours qui furent conquis sur le duc de Milan et ramenés par dessus les Alpes; j'évoque le dynamisme américain des Zuricois, la vieille culture patinée des Bâlois, la Suisse centrale qui mène encore une existence patriarcale autour du St-Gothard, notre bastion sacré, dans le souvenir de Nicolas de Flue. Et je me dis que la Providence nous veut vraiment du bien, à nous les Suisses, puisqu'elle nous a permis de réunir des qualités et des défauts qui se complètent si heureusement: la rouspétance du Suisse romand et la patience de l'Alémanique; la nervosité latine et la ténacité germanique; notre ironie critique et leur humour. Et tout ce qu'il y a dans la culture romande d'un peu précautionneux ou de timide, se trouve à merveille compensé par la confiance plus naïve en la vie que manifestent par exemple les grands romans de Jérémie Gotthelf.

Et puisque j'ai parlé de fédéralisme, permettez-moi de terminer par une petite citation qui prouvera aux plus ombrageux des régionalistes romands qu'un Suisse allemand n'est pas nécessairement un centraliste ou un Monsieur de Berne! C'est un fragment de discours patriotique que Gottfried Keller — encore lui! — met dans la bouche d'un de ses héros, dans le récit intitulé « Le Fanion des sept braves ». Par les temps que nous vivons, une telle page prend une allure de véritable manifeste. La voici :

«Un enfant avec son arche de Noé pleine d'animaux de toute espèce, mâles et femelles, ne saurait être plus content que ces hommes avec leur chère petite patrie et les milliers de bonnes choses qu'elle contient, depuis le vieux brochet moussu qui nage au fond de ses lacs jusqu'aux aigles qui planent sur ses glaciers. Combien d'espèces de gens grouillent dans cet étroit espace, tous différents par leurs mœurs et coutumes, par leurs costumes et leurs accents!... Et tout est bon et beau et cher au cœur; car c'est la patrie.

Qu'il est donc réjouissant que tous les Suisses ne soient pas sortis du même moule, qu'il y ait des Zuricois et des Bernois, des gens d'Unterwald et de Neuchâtel, des Grisons et des Bâlois, et même deux espèces de Bâlois! Qu'il y ait une histoire de l'Appenzell et une histoire de Genève! Cette variété dans l'unité — Dieu veuille nous la conserver — voilà la véritable école de l'amitié! Et quand une même appartenace politique vient à s'épanouir dans l'amitié commune, alors un peuple atteint ce qu'il y a de plus haut.»

Denis de Rougemont.

FRA LE VETTE

Mi fermo a un tratto: un ricordo m' ha preso, e m'incanta.

Là in alto, a sinistra, dietro quelle piccole creste, s'interna un amore di vallettina. Vi salivamo dal Piatto, una volta all'anno, con le bestie: era anch'essa «una pastura»: un po' alta, un po' fuor di mano, ma ricca d'erba giovane, fina.

Siamo lassù: un giorno d'agosto: proprio in cima al pendio erboso. L'altro, lì di fronte, è tutto sassi e scogli: buono, se mai, per le capre. In fondo, fra i due, un resto di valanga: candida e tutta cristalli, sotto il sole.

La nostra giornata è al colmo, tutto è andato bene. S'è fatto quel che si dovea fare: a lume di ragione, e secondo le tradizioni. S'è guidato il bestiame a regola d'arte, lo si è distribuito abilmente, una parte di qua, una parte di là, su per l'erta. Ora viene il bello: il riposo o la libertà, secondo i gusti.

Le vacche pascolano ancora, ma soltanto per abitudine, senza voglia. Fra breve scenderanno, si sparpaglieranno a bere. Non hanno più fame, ma certamente hanno sete: una sete feroce, che cresce a ogni passo. Qui non c'è acqua. Qui tutt'al più, si può leccare un momentino la valanga, scendendo.

Tutt'a un tratto, là contro la cresta, qualcosa è caduto, o precipitato dall'alto, dalle rocce, o addirittura dal cielo: un insolito scroscio di campane l'annuncia. Che sarà mai? Di dietro un gruppo di vacche tarde e pesanti, ecco schizzar fuori, in aria, in alto, una bestiola bruna, agile, la testina eretta, le corna ricurve: un camoscio. Con un salto solo, impetuoso, elegantissimo, scavalca tre o quattro vacche: quelle che son lì sotto, va a piantarsi su uno scoglio fra l'erba, schizza via di nuovo, piomba e si posa sulla valanga, vi s'indugia un istante quasi per rendersi conto della situazione, si avvia a rapidi passi scattanti, sale obliquamente pel pendio sassoso, raggiunge il pianoro sovrastante, vi entra, si vede ancora, non si vede più, un momento dopo riappare più in alto, è sulla costa ultima dell'alpe, svolta di là, sembra entrare nell'azzurro vivo... Il tutto in cinque minuti: noi siamo ancor lì, con gli occhi lustri.

— L'avranno spaventato i cacciatori a colpi di fucile — spiega Tonio.
— Allora — continua — perdono la testa, fuggono all'impazzata, scendono talvolta fin entro i boschi.

— Ora — gli dico io — alle bestie pensate voi. Tanto, non c'è più nulla da fare. Io salgo sul Pizzo. Voglio guardare un poco di là.

Tonio non replica, non c'è nulla da replicare. E io già m'incammino, già salgo. Prima per un pietrisco fine, umidiccio, pezzato a tratti d'un bel muschio morbido. Poi, per una pietraia immane, spaventosa, fatta di macigni antichi rovinati giù dalle cime poco dopo la creazione: alcuni, giganteschi, macchiati di giallo e di verde; tutti, storti e strambi, appoggiati l'uno sull'altro in modo da formare ogni più impensato genere di angoli e spigoli, di grotte e caverne. Salire non è un gioco, occorrono braccia e gambe. Non si può andare diritti, certi blocchi bisogna per forza aggirarli. Comunque, si avvanza, a poco a poco si avvanza, le bestie laggiù scendono sparse, Tonio per un poco le ha seguite, poi s'è fermato, s'è seduto su un sasso, ha acceso la pipa. Sopra il suo corpaccio tetro, nell'aria limpida, si snodano le spirali, sempre più larghe, sempre meno dense, d'un bel fumo azzurrino.

Ho respirato un istante anch'io, riprendo a salire, in brev'ora son fuori della pietraia. Mi resta soltanto l'estremo canalone: poi sarò sul Pizzo, in alto come non sono stato mai, vicino a quel caro «ometto» di pietra che, da tutto l'alpe, e anche di più lontano, si vede sempre, così straordinariamente solo e immobile, presso le nubi.

Vado in fretta, il cuore mi batte a precipizio. L'aria è più che mai viva e fresca. Ed io sono felice: d'una felicità ancor più squisita di quella che m'ha dato quel diavolo d'un camoscio, un momento fa.

Ancora venti metri, dieci metri. Un ultimo sforzo di tutto l'essere, e sono sul Pizzo. Ci sono veramente, mi sta sotto i piedi. Soffia un vento assai forte, assai freddo, ma io non ci bado. Non sento più nulla. Tutto un mondo nuovo, e molto più vasto ch'io non credessi, mi grandeggia davanti: sotto un cielo meravigliosamente alto, sereno.

Cime e cime, centinaia di cime, a perdita d'occhio: quante montagne ci sono mai nel mondo! Cime tutte aguzze in punta, questo sì, ma poi di forme varie e strane. Ai loro piedi, valli e valli: se ne indovina il principio in alto, che cosa venga dopo non si sa, certamente cento fiumi s'incamminano per esse verso il mare. A un certo punto, e non lontano, posato su contro l'azzurro, un ghiacciaio: non ne ho mai visti finora; l'occhio vi s'attarda sognando: peccato che i camosci non vi facciano, proprio ora, i loro giochi e i lor salti, come m'han raccontato i cacciatori. Sotto il ghiacciaio, e tutto attorno, da ogni parte, ruscelli, torrenti: grandi e piccoli, diritti e tortuosi, bianchi e grigi. Alcune cascate si vedono, altre s'immaginano, si sentono spiccare il salto nel vuoto. E qui, questa prima valle! Così selvaggia, così dirupata, che non ne scorgi il fondo. Così ampia, così lunga, che di alpi ne ha venti, o trenta... Se ascolto bene, mi pare, sì, di udire l'ululo cupo del suo fiume, laggiù. Più chiaro, a un tratto, ma pur sempre come nei sogni, il grido d'un pastore: lontano, chi sa dove. Forse, anche i rintocchi d'un grosso campano: ma soltanto, se mai, quei due o tre che son riusciti a saltare in groppa al vento. Poi, di nuovo, silenzio: misterioso silenzio di tutto un mondo che però vive, respira, mi alita in viso, mi entra in cuore. E lì, a due passi, come dipinto in verde e in biondo, l'ultimo corte d'un alpettino. La baita chiusa: come se non ci fosse anima viva.

Ora mi rimiro bene l'ometto di pietra. Mi piace. Di laggiù sembra piccolo, invece è grande. Non gli arrivo neanche a metà: se avesse un braccio, me lo calerebbe sul capo. Non è un ometto, no: è un ome. È grande come Silvio, è più grosso di lui. Sfido io! Deve resistere, così esposto, ai venti, alle tormentate, al gelo! Non mi par vero di poter gli tener compagnia un momento. D'ora innanzi saremo amiconi.

Un fischio, due fischi di marmotta, giù nell'alpetto. Guardo, non vedo nulla, sto già per tornare all'ometto, quando l'uscio della baita pacificamente s'apre, e vi s'affaccia un giovanotone. Gli getto un grido: di gioia, di trionfo. Lui risponde, sì: ma piuttosto freddo e fioco. Capisco, capisco: ha appena fatto un pisolino, è ancor pieno di sonno. Io invece sono sveglio, non sono mai stato sveglio così. Il giovanotto si rintana, io do ancora un'occhiata all'alpetto, al ghiacciaio, alle vette, alle valli. Poi mi volto, faccio due passi, mi trovo sotto i piedi il nostro alpe, la nostra valle. Come son diventate basse le montagne, là di fronte! Non pare neanche vero: un ragazzo s'è alzato tanto, su e su, da guardar via sopra di loro, verso cime ancor più alte.

E la nostra baita, laggiù sul suo cocuzzolo? Sola, chiusa, piccolina: raccolta sotto il tetto come un uccello sotto le ali. Non ci deve essere nessuno ancora. Ma fra poco Silvio tornerà. E torneranno mio padre e mio fratello dal villaggio.

Scendiamo dunque, scendiamo in fretta. Se no, quel trottapiano d'un Tonio è capacissimo d'arrivare a baita prima di me, e di raccontarle tutte lui, le novità e meraviglie di questa giornata: come se fossero roba sua.

Giuseppe Zoppi.